

René Frégni

# Tendresse des loups

*roman*

Denoël



# Tendresse des loups

**DU MÊME AUTEUR**

**Les Chemins noirs, *roman*, 1988  
(Prix populiste 1989)**

René Frégni  
Tendresse  
des loups

Denoël

*roman*

**© by Éditions Denoël  
30, rue de l'Université, 75007 Paris  
ISBN 2-207-23671-7  
B-23671-4**

**A Eve, pour qu'elle ait moins peur la  
nuit.  
Et à mes parents.**

**Car elle est mon amour, et les autres  
femmes n'ont que des robes d'or sur  
des grands corps de flammes.**

**BLAISE CENDRARS**





C'est une époque où la mort rôda beaucoup autour de moi. Légère d'abord, diffuse, telle la lueur pâle de la lune qui descendait dans ma chambre à travers les volets. L'époque où j'ai erré longtemps dans les ténèbres de mon âme, les yeux grands ouverts dans le noir, les mains en avant. Époque d'ampoule nue, de mauvaise lumière, de ruelles tordues balayées par le vent de la nuit.

Nous vivions à trois dans cet appartement sur les toits : Juliette et Pierre dans une chambre, moi dans l'autre. On entendait, autour de nous, siffler dans le mistral les cheminées, les antennes, et claquer sur les terrasses le linge du quartier. Seul un clocher nous dominait qui lançait sur la ville, toutes les demi-heures, sa poignée de pigeons. Le fracas des cloches déchirait nos cloisons comme le tympan de Quasimodo.

Dans la journée je lavais des vieillards à l'asile, de temps en temps j'en préparais un pour son dernier parcours en habits du dimanche. Je faisais ça en pensant aux seins de Juliette qui ne m'appartenaient pas.

Le soir nous nous retrouvions tous les trois dans la pièce qui domine le port, le fort Saint-Nicolas et les îles. Pierre prenait son saxo, fermait les yeux et jouait : *My Funny Valentine* de Milt Jackson ou *Blue and Sentimental* de Count Basie. Assise en boule sur le divan, nue

sous un tee-shirt fraise, le menton sur les genoux, Juliette le contemplait. Et moi je contemplais Juliette.

Je pensais toujours à ses seins que la musique caressait doucement à travers le coton. J'en voyais la divine naissance par l'échancrure sous le bras. Seul le bouton m'était dissimulé où le tissu se suspendait. Sous la plainte du saxo Pierre ployait en arrière, les yeux froissés. Les seins étaient la seule chose qui depuis toujours me calmait de la mort. J'oubliais l'asile, les vieillards, les rues. Le soleil de mars entraît dans la mer et la musique était pourpre. Par les fenêtres ouvertes passait le souffle du printemps et se posait sur moi comme un baiser de femme. J'aurais voulu que cette musique ne s'arrête jamais. Juliette et Pierre s'aimaient, ils m'aimaient. Je désirais Juliette.

Chaque soir nous sombrions lentement dans le charme mélancolique du blues. La nuit prenait d'abord Pierre debout près de la cheminée, puis Juliette dont je n'apercevais plus bientôt que la légère clarté des jambes et la joue gauche assombrie par les cheveux, mes mains, pâles et mortes, devant moi.

Des coups sourds résonnaient sous nos pieds. C'était la voisine du dessous qui voyait son mari tous les trois mois, un marin, et qui ne supportait pas la musique. Nous répondions par des injures, des coups de chaise. Ça nous réveillait.

Pierre posait son saxo, allumait la lampe orangée de la discothèque et, heureux comme un enfant qui arrive de dehors, jetant ses longs bras à travers la pièce, se lançait dans la vie de ses monstres sacrés. Alors revivaient devant nous, chaque nuit, ces Noirs illuminés : Charlie Parker, « le Bird », dont l'immense génie l'avait isolé du monde. La solitude de Monk, incapable de rencontrer un compagnon de route, l'homme inachevé, étrange, Monk ce fruit amer.

Lorsque Juliette dormait, légèrement dénouée au milieu des coussins, les cuisses nues à présent, il me faisait « chut... » du doigt, moi qui n'avais pas dit un mot, la soulevait dans ses bras et délicatement l'emportait dans leur chambre.

Quelques instants plus tard me parvenaient les premiers soupirs de l'amour. J'allais dans la cuisine boire un grand verre d'eau, écoutais un moment collé à leur porte la débâcle des corps, puis je descendais sur le port, désert et noir à cette heure, sentir sur mon visage avec le vent du large le baiser glacé de la mort.

Je savais que Juliette, le mercredi après-midi, souvent restait à la maison ; elle enseignait l'italien dans un lycée de banlieue. Je me débrouillais ce jour-là pour terminer plus tôt. J'aimais être seul avec elle ces longs après-midi.

Je la trouvai dans un rayon de soleil, sa tasse bleue dans le creux de la main, une mélodie de Coltrane autour d'elle.

– Oh ! Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse que tu rentres si tôt, j'avais un de ces coups de bourdon. J'en ai marre de ce lycée, mais marre, c'est triste comme un tombeau !

Elle sauta vers moi, me picora deux fois le nez.

– Et toi, Léo, ta journée, ça va ?

– Bof... Un jeune de dix-neuf ans qui s'est pendu ce matin.

– Quoi ? Pendu ? Mais pourquoi... un fou ?

Son visage tourna.

– Non, même pas, un jeune que les flics ont amené à l'hôpital hier soir. Ils étaient deux dans une voiture volée, ils ont voulu franchir un barrage, la police a tiré :

un mort, l'autre à l'asile. Pourquoi l'asile ?... va savoir !... Un peu de drogue, une crise de nerfs... Toute la nuit il a pleuré; c'était sa faute, c'est lui qui avait volé la voiture, brûlé le barrage, tout était de sa faute. Il avait assassiné son ami. Choc énorme. Il s'est pendu.

– Mais c'est atroce, Léo! Monstrueux!

Elle broyait ses doigts, mangeait sa lèvre.

– Oh! tu sais on s'y habitue, ça arrive une fois par semaine ces choses-là. On s'habitue à tout.

– C'est ignoble, et moi qui me plains! Je me demande comment tu peux tenir dans un enfer pareil, tu devrais changer de travail, trouver autre chose, je ne sais pas moi... Attends, je vais te préparer une crème anglaise, ça va te retaper. Tu veux, Léo?

J'adore la crème anglaise. Nous passâmes dans la cuisine. Elle grimpa sur une chaise, attrapa un saladier, plongea dans le frigo, fonça vers la table, lâcha tous les œufs par terre: schreuffff!!! Elle poussa un cri, me regarda. Il y en avait partout. Nous éclatâmes de rire. On était jeunes, Coltrane jouait, au diable l'hôpital!

Elle me parla longuement de Kerouac qu'elle dévorait et qui ne quittait pas son sac; je lui racontai le polar que j'avais lu la nuit dernière. Je prenais un énorme plaisir à lui raconter des romans noirs, j'en étais aussi friand que de la crème anglaise. Je suivais en parlant ses yeux d'un bleu lointain et c'était comme si je relisais l'histoire au fil des émotions qui s'y bouscuaient.

Quand j'eus terminé, elle me dit :

– Je vais prendre une douche, je suis toute moite, brrr quelle créature étrange! tu devrais lire des choses plus gaies.

La douche était dans la cuisine, Pierre l'avait installée dans un ancien placard. Le bac était très élevé et le plafond si bas qu'on devait pour se doucher plier un peu les genoux.

En un clin d'œil Juliette fut nue sur ce perchoir, s'enferma. Je ne vis plus que son visage ruisselant projeté en arrière dans l'encadrement du fenestron au sommet de la porte, par où s'échappait la vapeur.

J'entendais l'eau frapper et caresser ce corps, un peu coincé dans sa boîte. Je n'avais qu'un pas à faire pour ouvrir cette porte et le pétrir à mon tour, dévorer ces seins ruisselants, mordre ce ventre, rougir de tous mes doigts ce corps trempé, prisonnier, offert soudain dans cet écrin liquide. Tout voir d'un coup, tout prendre. Avaler.

Ma bouche fut sans salive, ma gorge souffrait. Qu'aurait-elle pensé ? Qu'aurait-elle fait ? Voilà les questions qui depuis des jours me torturaient. Elle était si douce, si attentive avec moi, si libre aussi... Était-ce le fruit de sa seule jeunesse, de sa générosité ? Ne se rendait-elle pas compte que je ne pouvais rester éternellement étranger à ce corps toujours en partie dévoilé, aperçu, frôlé ? Attendait-elle au contraire quelque chose de moi, autre que ces histoires macabres que je lui racontais, où des corps fugitifs se livraient, poursuivis dans la nuit, à des étreintes effroyables ?

Et Pierre dans tout ça ? Pierre l'artiste, le jeune homme fantasque qui me faisait penser à Boris Vian ; toujours prêt à rire, au canular et qui m'avait, en m'accueillant chez lui, offert d'un bloc toute sa confiance.

Comment aurait-elle pu le tromper, lui si beau, si clair ? Comment y serais-je parvenu, moi qui ne savais rien faire de mes dix doigts et qui passais mes nuits à fouiller les ténèbres ?

La porte de la douche s'ouvrit : Juliette apparut. Elle pressait sur ses seins une serviette-éponge vert pomme qui jusqu'à mi-cuisses la dissimulait. Prudemment, afin de ne pas glisser, elle chercha le sol du bout de son pied

gauche; la serviette joua, dévoilant une hanche. Elle me sourit, fit un leste demi-tour et fila vers sa chambre. Je vis entièrement nue toute cette partie de son corps : son dos, ses fesses, ses jambes tendus par sa fuite sur pointes.

A l'autre bout de l'appartement je l'entendis fouiller dans un tiroir, s'habiller. Aussi précisément que si j'avais été dans sa chambre, j'aurais pu dire ce qu'elle enfilait.

Je descendis dans la ville, comme elle ma tête bourdonnait. Le port était déjà dans l'ombre, sous les barques l'eau noircissait. Je levai les yeux, très haut le soleil s'attardait dans un bleu calme. Une écharde d'acier passait lentement dans le silence de ciel.

Je gagnai le quartier de l'Opéra, cherchai une prostituée qui ressemblât à Juliette. Je n'en trouvai aucune; choisis la première venue : grande, maigre, le contraire de son corps. Je montai, payai cent francs et sans un mot les yeux soudés, rageusement je fis l'amour avec Juliette.

Nous connûmes cependant, malgré mon désir secret, tous trois des moments très doux. Dès les premiers beaux jours, le dimanche, nous montions sur le toit. Vers les neuf heures, là, il fait déjà chaud. Nous nous étendions sur les tuiles, nus au milieu du ciel, seuls sur ce belvédère de lumière, un bol de café à la main. A tour de rôle nous descendions changer le disque : un swing d'Hampton ou de Basie qui montait à tue-tête par les fenêtres du salon éblouir notre matinée et agacer quelque mouette qui lâchait sur nous, en passant, un cri rauque et dédaigneux.

Sur le coup de midi la chaleur devenait intenable, nous dégringolions par les ruelles en escalier vers le port après avoir pillé le frigo de toutes ses bières glacées. Nous allions piquer une tête aux Pierres-Plates sous les

fortifications rousses de Saint-Jean et nous nous écroulions sur ces dalles qui portent si bien leur nom, blanches et douces. Le temps en a fait du satin.

Des nuées de voiliers entraient et sortaient du port, au moteur ou à la voile, ils venaient virer juste devant nous, gracieusement, avant de s'engager dans la passe. De temps en temps un porte-voix réveillait près de nous des baigneurs assoupis, le ventre collé à la pierre bouillante, ils levaient des têtes assourdies de chaleur ; c'était une barque bourrée de touristes qui cinglait pesamment vers le Frioul.

Pierre se penchait sur Juliette, soulevait ses cheveux, l'embrassait sur la nuque puis dans le creux des reins, très discrètement et toujours lorsqu'il pensait que je regardais ailleurs afin que je ne sente pas trop peser sur ma solitude le poids de leur amour. Pierre était un garçon délicat. J'aurais aimé que Juliette n'existât plus. Etre pour lui ce qu'il était pour moi : son meilleur ami. Juliette existait, elle était presque nue.

En face, des enfants dévalent en roulant les pelouses du jardin du Pharo jusqu'au bord de l'eau. Des vieux, dos à la mer, regardent la ville, assis sur leur banc. Plus loin sur la droite, le port de marchandises étire son dimanche. Les grues sont immobiles, les cargos dorment dans les bassins. Près du phare, la jetée est piquetée de pêcheurs, noirs sur le ciel pâle. L'après-midi glisse calmement vers le large, des îles le soleil envoie son ultime chaleur. Une lumière d'or est sur la ville.

C'était l'heure où nous rentrions, l'heure où les moutettes s'appellent, mélancoliques, sur l'horizon safran.

Nous connaissions à deux pas de chez nous, tout près du port, un petit restaurant grec qui servait une mousaka du tonnerre. Nous aimions aller y terminer nos dimanches. Souvent nous y étions seuls, nous nous ins-

tallions toujours à la même table, près du comptoir. La serveuse était une toute jeune Grecque qui estropiait le français avec un charme fou. Elle était si ravie de nous voir qu'elle semblait nous attendre depuis une semaine. Sa mère préparait la moussaka derrière un rideau, on ne voyait que sa tête de temps en temps.

Pierre avait la gentillesse de me céder la place près de Juliette mais dès la deuxième bouteille de retsina, voilà que le submergeait son obsession du jazz ; face à nous il s'enflammait :

– Il faut que je vous refasse écouter le *Ko-Ko* d'Ellington, c'est un chef-d'œuvre, un moment unique dans l'histoire du jazz, un éclair de génie tellement exceptionnel que Duke lui-même ne s'est peut-être rendu compte de rien. Je veux que vous entendiez le piano de Duke dans ce morceau, c'est un instrument sauvage, un instrument d'un autre monde. Je l'ai écouté peut-être mille fois et mille fois j'ai reçu le choc, la magie. Il n'y a pas d'autre mot, ce n'est plus de la musique, c'est de la magie!

Il parlait à moitié couché sur la table vers nous, derrière le comptoir la petite Grecque me souriait, elle le trouvait sympathique.

– Attention!... Je ne parle pas du second *Ko-Ko* enregistré par Duke quinze ou vingt ans plus tard, c'est un véritable massacre, une copie dégueulasse! Plus rien du solo de Tricky Sam ni du piano de Duke, un massacre! Non, le seul, le vrai, le premier, celui de 1940. Le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de la swing music!... Mademoiselle, s'il vous plaît, l'addition! Attendez les enfants on rentre à la maison et je ne vous dis que ça... Le *Ko-Ko* de Duke!

Avec Juliette nous éclations de rire. Il était déjà dehors, un saxo imaginaire entre les doigts. Sur le port passait un bus aux lumières épuisées, dernières familles qui reviennent des plages les yeux contre la nuit.



Chaque matin Pierre partait en moto travailler dans une petite entreprise de pièces métalliques de précision. Il n'en rentrait que le soir. Je faisais, moi, les quarts à l'hôpital : quinze jours le matin, quinze jours l'après-midi. Rarement la nuit. Je préférais être d'après-midi, je n'ai jamais pu me lever le matin.

Ce soir-là je rentrais assez tard. Comment pourrais-je l'oublier ? Pierre était planté devant la fenêtre du salon, un appareil monté sur trépied près de lui. Hilare il m'ouvrit les bras.

– Enfin te voilà ! Bon sang que tu as été long ! On commençait à désespérer avec Juliette. Bon, tu es là, c'est le principal, approche, tu ne vas pas le regretter.

Content de cet accueil je m'avançai.

– Tu vois cet appareil... D'après toi qu'est-ce que c'est ?

Il n'y avait pas à hésiter.

– Un projecteur de diapos ?

– Il est parfait, bravo ! Et pourquoi faire à ton avis ?

Perplexe, j'interrogeai l'appareil braqué droit sur la nuit.

– Ah ! exulta-t-il, difficile, difficile ! Pas d'écran, pas de mur, rien !

Il éclata de rire. Juliette un peu plus loin souriait, une

brume d'inquiétude voilait sa joie me sembla-t-il. Je la sentais plus contenue.

– C'est là qu'est le génie! reprit-il, scandant ses mots. Trois mois que je me triture les méninges à l'atelier, trois mois que je ne prends même plus le temps de manger à midi pour vous offrir mes amours, en grande première, un spectacle bouleversant! Le premier projecteur laser à scandale!

Il s'immobilisa.

– Attention!

Ses bras se dressèrent.

– Mademoiselle Juliette, lumière!

Juliette éteignit la lampe. On ne voyait plus à la faible lueur de l'appareil que des ombres graves passer sur le visage de l'inventeur.

– Et maintenant, mesdames et messieurs, pour la première fois dans votre ville, le tableau vivant de vos fantômes étalé dans la rue pour le bonheur des familles et l'éducation des enfants!

Il appuya sur un bouton. Instantanément, de l'autre côté du port, toute l'immense façade de la criée aux poissons s'illumina tel un écran monumental. La puissance de l'instrument était sidérante.

De nouveau il appuya sur le bouton : apparut tout là-bas, à plus de cent mètres, une image gigantesque d'une étourdissante précision. Une femme était à demi couchée dans un fauteuil, nue dans un manteau de cuir noir d'où jaillissaient des seins splendides, ses belles cuisses d'or étaient barrées de jarretelles blanches. D'une main gantée de blanc, jambes gracieusement écartées, elle se caressait. Elle portait des lunettes noires en forme d'oiseau. Elle était fantastique.

Le bouton du projecteur cliqueta, une autre image illumina le port, aussi folle, aussi démesurée : la même femme était toujours assise cuisses ouvertes, un homme

était près d'elle debout, il portait une chemise bleue qui lui arrivait à mi-cuisses, ses jambes étaient nues. La femme approchait sa bouche de son sexe raidi.

Sous la scène géante la foule commençait à s'accumuler. On voyait dans la lumière ces infimes passants figés, la tête basculée vers le ciel. Le silence était énorme. Pierre étouffait, Juliette entre nous frémissait d'émotion, de peur ou de surprise ? Ses doigts s'incrustaient dans mon bras.

Nouveau cliquetis :

Le visage de la femme occupa toute la façade, sa peau était lisse, à l'oreille un anneau d'or, un chignon du même or et toujours cette bouche entrouverte tendue vers un sexe d'homme, colossal. Pas de regard derrière l'oiseau noir.

Les scènes se succédèrent, plus rapides, plus insensées, dégringolant du ciel sur la foule comme un orage de chair. La femme était à genoux puis à quatre pattes, de nouveau à genoux. Deux hommes se servaient d'elle, celui en chemise et un autre, entièrement vêtu sauf le sexe.

En quelques instants le quai fut noir de monde. Une nappe houleuse s'élargissait. Pierre semblait ne s'adresser plus qu'à lui-même :

- C'est beau, c'est grand ! Les cyclopes faisant l'amour dans un port, la nuit. Dessous, l'écume fascinée des hommes...

Jamais je ne l'avais vu dans cet état étrange. Quel était le sens de cette provocation ? Avait-il une revanche à prendre sur les hommes, lui qui possédait tout ?

Sous l'empire des deux hommes et la folle accélération des postures, cette femme perdait toute dignité. Elle en était démente. Elle vivait, se tordait, palpait devant nous, là, hurlait son plaisir à la ville, se cabrait ; on eût

pu la toucher, la prendre. Toute la foule en bas pouvait la posséder, en jouir, s'y perdre. Le port bascula dans la déraison.

Sur la gauche, du côté des boulevards, une sirène déchira la ville. Aussitôt le port fut fouetté de bleu. Pierre sectionna le rêve. Il y eut une seconde de ténèbres, une unique seconde où le silence fut sans fond puis monta de la foule, de cette masse noire qui cimentait le port comme le grondement sourd, lugubre et incommensurable d'un cyclone sorti de l'océan Indien et qui s'abattait sur ce coin de la terre.

A toute allure le fourgon de police longea le quai et vint heurter la masse obscure. La foule demeura inerte sous le fouet bleu, elle attendait la suite. La sirène telle une vrille tenta d'y percer une brèche. Enfin, aussi lentement que la sirène était folle, morceau par morceau la nuit avala la cohue.

Je sentais Juliette contre moi, pétrifiée. Nous restions dans la pénombre, un peu en retrait, les yeux toujours fixés sur la façade de la criée aux poissons de nouveau grise et sale. De là-bas, il devait être impossible d'identifier notre fenêtre dans la multitude des maisons superposées sur le versant de la colline, où des pièces sans cesse devaient s'éteindre et s'éclairer.

Hoquetant de bonheur, Pierre plia son matériel et alla le fourrer entre le plafond de la cuisine et la caisse à eau puis, toujours dans l'obscurité adoucie faiblement par la lueur de la ville, il choisit un disque, le tira de sa pochette et le posa sur le plateau. C'était un blues très calme de Basie dont je n'aurais pu dire le nom mais que j'écoutais souvent quand j'étais seul à la maison ; une mélodie très simple, d'une extrême pureté d'où se détachait, de temps en temps, un accord triste et solitaire. Le volume de la musique était doux comme si, calmé, Pierre n'eût plus voulu ce soir déranger personne mais




René Frégni

## Tendresse des loups

“Avais-je été plus heureux ? Y avait-il d'un bout à l'autre de la terre homme plus comblé ? Je roulais vers la frontière et il n'y avait plus qu'une chose dans l'immensité de l'univers, une seule et unique chose sous l'infinie limaille d'étoiles : l'amour de Mina ! Tout le reste avait disparu, Pierre, Juliette, mes amis d'autrefois, les idées auxquelles j'avais pu croire un instant, tout le froid de ma solitude, les gens heureux, ceux qui n'en peuvent plus, les seaux de sang à la face du monde, la bombe quelque part sur nous entre les dents de Dieu. Tous les bébés qui plantent dans la vie, en cette seconde, leur premier braillement parce que d'autres s'engagent à jamais dans les couloirs de la nuit.”

Après l'effarante aventure des *Chemins noirs*, René Frégni, Prix populiste 1989, nous livre le roman sensuel et féroce d'une passion. Cette obsession d'amour oppose et unit dans la lumière aveuglante, tragique, du Sud des êtres dangereusement libres, fiers et tendres comme des loups.



B 23671.7  2.90  
ISBN 2.207.23671.4  
89 FF TTC